

Le son et le sens : ces deux mots vont-ils toujours ensemble ?

(extraits)

1. Le son et le sens : ces deux mots vont-ils toujours ensemble ?
 - a. *Introduction*
 - b. *Le son émis par le sujet fait-il sens ?*
 - c. *Le son quand il est trouble articuloire.*
 - d. *Le son quand il est dysphonie et qu'il est porteur de sens.*
 - e. *Le langage a-t-il un sens ? Est-il compréhensible ?*
 - f. *La parole fait - elle sens, c'est-à-dire engage-telle la personne ?*
 - g. *Quand la parole ne s'accompagne pas du sens ou « la parole vide ».*
 - h. *Quand la parole est signe de voix intérieures.*

Conclusion

2. Le son et le sens, ces deux mots vont-ils toujours ensemble ?

a. Introduction

La première chose qui frappe en tant qu'orthophoniste, c'est la proximité de ces deux mots.

- *Proximité phonétique : deux phonèmes nasaux : (on et an) dans le milieu du mot. Et l'ajout d'une sifflante pour le mot « sens ».*
- *Proximité orthographique : 3 lettres pour son, 4 lettres pour sens, mais deux fois un mot uni syllabique, une seule syllabe, deux fois un mot qui comporte les mêmes lettres le s et le n qui permet une nasalisation.*

Donc si ces mots sont loin d'être jumeaux, ils sont néanmoins très proches, pour les raisons que l'on vient d'évoquer ci-dessus. Est-ce à dire qu'ils sont proches linguistiquement parlant ?

Là est toute la question de cet exposé. Nous allons en effet décliner ces deux mots, non pas d'une façon théorique mais en une multitude d'articulations possibles en illustrant à chaque fois par des vignettes cliniques, avec des patients très différents les uns des autres.

C'est en effet elle qui nous guide et qui nous met au travail.

b. Le son émis par le sujet fait -il un sens ?

C'est bien par un son émis de ses cordes vocales, un cri, que le nouveau - né va à sa naissance se manifester. Ce cri sera plus ou moins grave ou aigu suivant le sexe de l'enfant.

Cette vignette va nous permettre d'explicitier trois « je » entendus dans la bouche de Martin. En effet, le « je » de « je suis fainéant », n'est pas le même pirate et une pieuvre qui occupe tout l'espace de la feuille. Enfin, dans un dessin d'un oiseau qui s'envole, Martin a commencé complètement à gauche de la feuille, le point de départ étant symbolisé par une araignée et sa toile. L'espace, si mal utilisé auparavant, est maintenant maîtrisé. La technique de dessin s'est aussi modifiée. Les dessins sont plus représentatifs, recherchés. Ainsi, il remplit ce qu'il dessine en faisant différentes sortes de grisé. Il fait des ombres. Dans un dessin de l'oiseau qui s'envole, il y a un travail sur la représentation du vol chez l'oiseau. Enfin, le thème des dessins s'est complètement modifié. Martin passera de personnages de mangas et de monstres ou de phœnix à des moyens de transports, animaux, oiseaux. Dans le dernier dessin : trois oiseaux, un gros oiseau vole et remplit bien l'espace ; sur sa droite, un autre oiseau, fait de profil, protège de son aile gauche un petit oiseau à la crête très haute et au bec très long qui a aussi l'aile gauche mise en position de protection. Une famille ? Quand je lui demande à la fin de chaque séance ce qu'il a dessiné, il fait de courtes phrases mais emploie quand même à trois reprises l'expression « je l'ai amélioré », et « je me suis entraîné ». Cela ne signifie-t-il pas qu'il s'est mis au travail ? Enfin, arrêtons-nous quelques instants sur le troisième « je », qu'émet Martin dans « je veux arrêter ». Ce « Je » là est signe du changement qui s'est effectué chez Martin et de la décision qu'il a prise face aux modifications conscientes et inconscientes qu'il a senties chez lui. Nous pourrions sans doute l'appeler une énonciation. Ainsi, le même pronom personnel « je » a des sens très différents et il est précieux que l'orthophoniste sache les décoder.

La parole fait sens, elle engage le sujet

Voyons un deuxième exemple où la parole fait sens ...dans le sens où la parole engage totalement le sujet.

On l'appellera Myriam

Myriam a onze ans. Elle vient pour une rééducation de la déglutition infantile. Elle est accompagnée par sa mère. La première minute de l'entretien commence banalement par des questions uniquement adressées à elle, en la regardant dans les yeux : « Comment tu t'appelles ? Quel âge as-tu ? » A la question anodine : « avec qui vis-tu ? » Marianne dit : « avec ma mère », puis après un silence, elle éclate en sanglots en disant « mon père s'est suicidé ». La maman se met, elle aussi, à pleurer. Je suis abasourdie par les pleurs des deux personnes en face de moi et attends en silence tout en recevant le

message. Au bout de quelques secondes, en séchant ses larmes, la maman explique. « C'est la première fois qu'elle le dit. Jusqu'alors, elle refusait de dire comment son père était mort ». Les pleurs de la maman sont donc des pleurs de soulagement de voir enfin sa fille sortir du déni sur l'origine de la mort de son père, il y a cinq ans. Une discussion s'engage alors sur les suivis psychologiques qui ont été tentés et sur l'éventuelle nécessité d'en reprendre un si la maman ou l'enfant en ressent le besoin. Quant à la rééducation de la déglutition infantile, elle est très rapide : dix séances. Marianne vient seule et travaille très vite. Compte tenu qu'il n'y a pas eu de demande, lors des séances, je ne suis jamais revenue sur le sujet. Lors de la première minute de cette séance de bilan, Marianne, avec laquelle j'ai - comme avec tout enfant établi un regard serré - a pu trouver un lieu pour se délivrer de ce sur quoi elle s'était enfermée depuis cinq ans : une omerta sur les raisons de la mort de son père. Elle s'est saisie d'un banal questionnaire qui lui était adressé pour signifier à sa mère l'évolution du travail de deuil qu'elle avait pu faire sans en parler. Les premières secondes du bilan ont été l'occasion de pouvoir déposer quelque chose de fondamental, déposer simplement mais très justement, un dépôt sûrement libérateur, au sujet de la reconnaissance de la réalité douloureuse. Nous pourrions reformuler la phrase en cette périphrase : « je suis bien obligée de m'avouer à moi-même cette réalité très douloureuse que mon père s'est suicidé et j'ai le courage de le dire à une inconnue pour la première fois ». Il y a bien là un sujet qui a effectué un « travail » conscient et inconscient. Le « je » grammatical n'est pas verbalisé, mais c'est une énonciation du sujet. Prendre en compte le sujet, c'est être là, être là simplement pour écouter ce que le sujet a assez élaboré mentalement pour pouvoir l'officialiser par un dire. Savoir écouter, être là, être le dépositaire.

Le changement de position, nous en avons parlé plus haut, s'accompagne d'un accueil inconditionnel de la parole du sujet, une écoute en ouvrant « grand », en éliminant tout ce qui peut être présent dans l'esprit, en créant un espace de vacuité. Ce qui nous intéresse, nous l'avons dit aussi, c'est de faire émerger ce qu'il a à dire. Ecouter « en laissant ouvert », c'est écouter sans chercher à interpréter, avec le seul projet de laisser se déposer ce qu'il a à dire dans cette unité de temps et d'espace.

Nous le voyons bien dans les deux exemples ci-dessus, ce que j'écoute, ce sont les propos qui engagent un sujet. Dire « il fait nuit », c'est un constat, une simple transmission d'information. Cette parole n'engage pas le sujet. Cette écoute, à la fois flottante et toujours en alerte, devient une pratique professionnelle. Elle oblige parfois à une réaction rapide car une parole importante très engageante peut se manifester, même lors de questions banales, comme dans le cas de Myriam exposé ci-dessus....

...g. Quand la parole n'entraîne pas de sens, ou la parole vide

Mais la parole peut aussi ne pas faire sens du tout. Les pièges de la parole

Je m'explique : les phrases sont linguistiquement bien construites, il n'y a aucun trouble linguistique ou articulaire, et pourtant le sens n'est pas vraiment là,

Je veux parler des personnes qui présentent un handicap mental et qui vont dire chaque jour les mêmes phrases.

Antoine part tous les 15 jours le Week-end chez son frère. Quelques jours avant il demandera : « ce week-end je vais chez mon frère, on va aller au restaurant, je dois emmener un pull ou deux pulls ? ». Rien d'anormal syntaxiquement dans cette phrase. Mais cette phrase se renouvelle à chaque fois à l'identique. Elle n'est pas adressée à l'Autre. Les psychanalystes lacaniens l'appellent « la parole vide » par opposition à « la parole pleine », qui engage.

Derrière cette façade de langage se cache un effondrement cognitif chez cet homme de 55 ans : Il ne peut réussir une consigne aussi simple que : « mets le pion rouge sur le rond rouge » ce qui a de quoi surprendre.

L'attitude de l'orthophoniste est alors de faire un pas de côté et de ne pas tenir compte de ce langage, qui s'apparente à des ritournelles.

h. Quand la parole est signe de voix intérieures.

Dans le bureau, pendant une séance calme, Nassera dira tout à coup : « Qu'est ce qui tape ? Qu'est-ce que c'est que ce cri ? J'entends un bruit... ; »

Ces phrases, dites fréquemment dans un bureau calme alerte l'orthophoniste. Elles sont le signe d'une persécution du sujet, par des phénomènes intérieures qui lui sont propres. L'orthophoniste sait qu'elle ne peut pas agir dessus, Elle prend acte de leurs présences tout en essayant de passer outre avec bienveillance et essaie en dépit de ces perturbations présentes chez du sujet de le mettre un minimum au travail...

Si la parole a un signe dans ce cas-là c'est comme alerte de troubles lourds de la personnalité.

Conclusion

Nous pourrions multiplier les associations entre ces deux mots sons et sens/ signification... Ils sont articulés constamment dans mon quotidien de spécialiste du langage, et c'est avec doigté qu'il faut savoir écouter ce qui dans les sons s'entend aussi, la part de sens qui est restée souterraine ...